L'écliptique de la morale.

Le sujet et la représentation de l'espace chez les Candosbi du Haut-Amazone

ALEXANDRE SIRRALLÉS I CALONGE

Diplômes et titres universitaires

Services dans la recherche et dans l'enseignement

On dit que l'ethnographie exprime la « vision du monde » d'un groupe, ou la cosmovision. Or la notion de « vision du monde » semble comporter l'idée que celui-ci est objectivé par le biais de l'œil observateur ; le monde serait donc irrémédiablement séparé ainsi du sujet soumis à la passivité de la contemplation. Cela implique

Principales publications


que la qualité de ce sujet ne concerne en rien sa perspective du monde. En anthropologie, on parle en effet d'une part des composants de la personne et d'autre part de la cosmologie mais rarement des deux à la fois. Les ethnographies montrent cependant que dans les systèmes de représentations culturels les hommes copulent avec les étoiles, que la forêt est peuplée d'esprits, que les âmes s'encastrer dans les phénomènes de la nature, que les limites du cosmos sont l'enveloppe de l'intimité, que l'espace est une extension qui se situe à côté du sujet et que cette extension est perçue comme un continuum. Ces remarques paraissent énigmatiques, mais elles veulent attirer l'attention sur une idée très simple : une description de la vision du monde d'une culture ne peut se faire sans tenir compte du caractère indissoluble du sujet vis-à-vis du monde, de telle sorte que l'œil puisse faire déjà partie du champ de l'observation. La vision est alors investie par le sujet sentant et du même coup on ne décrit plus la « vision du monde » objective, mais le retour sur soi du visible, selon l'expression de Merleau-Ponty.

Pour les Candoshi, en effet, rien n'est plus éloigné qu'un monde, objet de connaissance, séparé d'un sujet qui resterait étranger à ce monde. Lorsqu'ils me racontaient leur univers anthropique peuplé d'esprits, que l'âme, lorsqu'ils me disaient « qu'on voit avec le cœur », le cœur étant le siège de toutes les activités subjectives, ils me croyaient les moyens de restituer à l'abri du tout intellectualisme le châisme entre le corps et le monde. Sur la base de mes matériaux de terrain recueillis chez les Candoshi du haut Amazone, j'aimerais montrer comment le discours indigène échappe à l'alternative sujet/objet, ou si on préfère, à la dichotomie intimité/exterminité, là où cette idée serait à priori plus difficile à concevoir, à savoir dans les notions de la perception de l'espace et de la conception de l'univers (1).


LA TOPOGRAPHIE SUBJECTIVE

Peuple amérindien établi sur les affluents du Pastaza et du Morona au nord de l’Amazonie péruvienne, les Candoshi au nombre d’environ 2000 appartiennent, avec les Shapra, à l’ensemble ethnique et linguistique Jivaro-Candoa. La chasse et la pêche au harpon de gros poissons constituent les activités masculines par excellence. Les femmes pratiquent la cueillette et l’agriculture sur brûlis, notamment du manioc à partir duquel elles préparent une bière essentiel à la sociabilité. La subsistance s’organise à partir de la maison qui s’érige normalement isolée des maisons voisines. Cet isolement est toutefois tempéré par des structures supra locales formées par un ensemble d’une dizaine de résidences distribuées sur un espace relativement circonscrit. Les groupes locaux, strictement exogames, sont issus de l’alliance de deux groupes de frères qui ont échangé leurs sœurs. Ces groupes (environ 20) sont dirigés par un guerrier à la valeur reconnue, qui partage dans une certaine mesure le pouvoir avec un autre chef : la dyarchie est le reflet de la composition duale des
groupes locaux. Lorsque le nombre de guerriers liés par les alliances est suffisant, les chefs décident d'entreprendre des raids contre d'autres groupes ennemis, Candoshi ou bien appartenant à une autre ethnie Jivaro, pouvant conduire à capturer des femmes qui sont incorporées au groupe local comme épouses. Le chamanisme est de même régi par la logique des agressions entre groupes locaux. La philosophie sociale candoshi se fonde donc sur l'idée de prédation qui trouve sa représentation symbolique dans le rituel de chasse et de réduction de têtes. Les raids sont précédés par des visions prémonitoires appelées arutum que les guerriers recherchent en prenant différents narcotiques. Ces visions agissent sur le vani (l'intentionnalité du pratiquant) par le moyen du cœu manguib qui constitue le noyau de la personne et le foyer de la perception.

Le la maison constitue le centre du système toponymique à partir duquel les Candoshi organisent leur espace. Au-delà de la maison, des cercles concentriques de la cour et des jardins, s'étend la forêt, magina. Celle-ci est loin d'être considérée comme un espace non domestique opposé à l'aire socialisée de la résidence. En réalité, la forêt est aussi divisée en espaces concentriques qui, au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du centre constitué par la maison, deviennent de plus en plus inhospitaliers. Les aires de cueillette intensive, tout près du logement, forment le premier cercle concentrique forestier. Puis viennent les grandes étendues dédiées à la chasse et à la pêche quotidienne, qui souvent coïncident partiellement avec celles d'unités domestiques voisines. Au-delà, se trouvent des aires plus éloignées et moins bien connues dans lesquelles une ou plusieurs unités domestiques organisent des expéditions cynégétiques de plusieurs jours de durée. Composées d'un à trois hommes, généralement des frères ou des beaux-frères accompagnés par leurs épouses, ces expéditions visent à accumuler un peu de viande ou de poisson, soit pour le commerce, soit pour offrir aux invités à l'occasion des journées de travail collectif. Il faut ajouter à cela les territoires appartenant aux parents proches. Lors des visites régulières que les familles rendent à leurs parents habitant dans une autre région, les Candoshi ont l'occasion de repérer des espaces entourant l'itinéraire. De même, lorsqu'ils sont sur place, ils accompagnent les chasseurs locaux, activité qui leur permet de découvrir de nouveaux territoires. Au-delà de ces espaces relativement connus, le domaine de la méfiance et de l'hostilité s'étend, territoire sur lequel un Candoshi n'ose généralement pas s'aventurer.

Les limites de cette carte subjective peuvent être facilement déterminées par les noms des cours d'eau. La toponymie candoshi se réduit quasiment aux noms des multiples rivières et lacs qui quadrillent le pays. Tous possèdent un nom unique : il n'y a pas deux rivières ou lacs nommés de la même manière et jamais on ne trouve deux noms différents même pour le plus petit ruisseau. De même, la toponymie des grandes rivières qui traversent les frontières ethniques et linguistiques est maintenue car les termes sont toujours traduits en gardant le sens. D'autres accidents naturels, tels qu'un rapide, une colline, un arbre remarquable, sont nommés comme des points de repère descriptifs. La connaissance de ces noms reste le plus souvent restreinte au membre de la famille habitant près du lieu ; ils ne peuvent donc être considérés à proprement parler comme appartenant à la toponymie.

En général, la toponymie du réseau hydrographique s'inspire d'anecdoses ayant la rivière comme thème, la rivière prenant ainsi le nom du protagoniste. L'abondance d'une espèce animale ou végétale sur ses berges est également une bonne raison pour nommer le fleuve par le nom de cette espèce. D'autres noms comme Vâamba, Shtarou ou Ngoroi sont indéterminés. Lorsque l'on demande aux Candoshi l'origine de ces noms, ils répondent qu'ils sont tout simplement des noms de rivière.

Les noms des rivières et des lacs les plus importants du territoire appartiennent au premier groupe. Ainsi, le nom de la rivière Chapuri provient d'un jeune homme follement amoureux d'une jeune fille qui vivait à l'aval. L'histoire raconte que Chapuri allait chaque jour rendre visite à la fille, mais il ne pouvait être vu par les parents de celle-ci. Il décida d'approcher la maison de sa belle en se cachant dans l'eau avec,
sur la tête, une grande feuille de l’arbre chirono (Cecropia sp.). Ce système de camouflage s’avéra funeste : l’amour de Chapuri l’obligeait à passer des jours entiers dans l’eau, où il mourut finalement des piqûres de la gymnote sagirama (Electrophorus electricus). L’autre grande rivière débouchant sur le lac Rimachi prend elle aussi le nom d’un homme appelé Chuidia qui mourut d’une maladie inconnue près de la rivière qui porte son nom. Le lac Rimachi, Karoosha mosa en Candoshi, doit son nom à un homme, Karoosha, qui fut tué par une arme à feu tout près du lac. Moosa est l’ancien nom du lac ; il est aussi celui d’une personne qui périt noyée pendant la crue mythique à l’origine du Rimachi. Moosa est d’ailleurs actuellement utilisé comme nom générique pour dire « lac ». En revanche, le nom de la plus grande rivière de la région, la Pasaza (Pastaza en espagnol), axe longitudinal du territoire, ne maintient aucun lien avec l’onomastique. Le sens de ce mot est méconnu par les Indiens. Il se peut qu’il ait une origine linguistique étrangère aux dialectes candois car le Pasaza traverse plusieurs frontières linguistiques depuis son origine andine jusqu’à sa confluence avec le Marañón (2). Il est aussi possible que l’origine étymologique de Pastaza - et sur celle de son parallèle hispanophone - pasbato, nom d’une sorte de mollusque et roponytre du bras du Pastaza qui est connecté avec les eaux du lac Rimachi.

Tout naturellement, la connaissance de cette toponymie est étroitement liée à la connaissance pratique du milieu. Un Candoshi est capable d’énumérer les noms de toutes les rivières et de toutes les lagunes qui lui sont proches. Mais au fur et à mesure que l’on s’éloigne du centre de cette topographie égocentrique, la densité des cours d’eau dont le nom est connu diminue. De la géographie plus lointaine encore, le Candoshi ne sait que le nom des grands fleuves et des grands lacs connus du domaine général. En somme, il s’agit d’une sorte de toile d’araignée centrée autour de la maison.

LE COSMOS ANTHROPOMORPHIQUE

L’ensemble de la géographie connue et potentiellement connaissable forme la terre, tsapomin. Lieu destiné à être habité par l’humanité actuelle, la terre n’a pas toujours existé en tant que telle. Et elle n’est pas la seule terre existante. En fait, tsapom:ib est apparu à un moment déterminé, émergent de l’eau, comme il est possible qu’elle disparaisse un jour, dans les eaux. Car, le monde est considéré comme une île flottante en perpétuel danger de naufrage. La précarité est celle que...

(2) L’affixe-enza (transformé en -azi ou -aza) sert à former tous les noms de rivière en pisaro-shuar (Pb. Decola : communication personnelle).
Un exemple de ce qui concerne la géomorphologie de la région candoshi, mais source principale a été Rabinow (1993).
Si la grande inondation est un thème très répandu dans les mythes de fondation des différentes cultures amazoniennes (4), celles-ci ne s'occupent pas de préciser l'endroit où se déroulent ces événements. Les Candoshi pensent pourtant que l'immersion de la terre ancienne et l'émergence de la terre actuelle ont eu lieu sur le lac Rimachi. On peut en effet découvrir des vestiges de vie humaine sur les plages de sable, vestiges qui apparaissent dans le lac lors de la baisse du niveau des eaux, pendant la saison sèche. Selon les Candoshi plus âgés, de vieux poteaux de maison qui résistent à l'humidité grâce à la qualité du bois employé ont été vus il y a quelques décennies. Il est vrai qu'il existe encore des restes de céramique sans aucun rapport avec la poterie faite à l'heure actuelle, des canons oxydés de vieux fusils et autres traces d'une culture aujourd'hui disparue. Des récits spontanés concernant la disparition de cette culture identifiée comme l'humanité my-thique, affirment que cette population n'aurait pas de boire de la bière de manioc et d'entretenir des rapports incestueux ; pour cette raison, la terre s'enfonça. Jadis, il y avait beaucoup de gens qui vivaient en formant une yaktu, c'est-à-dire, une ville en langue quechua. Ces gens se transformèrent en grands caïmans shanitu (Melanosuchus niger), en gros poissons payatsa (Arapaima gigas), en mammifères aquatiques vakamarilla (Manatus americana) et en d'autres espèces de grande taille qui peuplent actuellement le lac. Les Candoshi craignent que si leur comportement dégénère aussi, la terre réagira de la même manière qu'autrefois. En fait, certains Indiens influencés par une vague millénariste répandue dans toute l'Amazonie pensaient qu'en l'an 2000, Dieu submergerait à nouveau la terre. Si cela arrivait, l'humanité actuelle se transformerait à son tour en différentes espèces aquatiques.

Ce monde sub-aquatique est le domaine des tiogi. Population habitant dans la profondeur des eaux, probablement descendants de noyés lors de l'inondation, les tiogi ont une apparence humaine mais avec la tête

et les extrémités tournées à demi, menant une vie très similaire à celle de l'humanité. Ils habitent dans des maisons, se marient, ont des enfants ; les habitudes des *tsogi* sont un double des moeurs candoshi, comme le reflet sur l'eau de leur propre image. Les Candoshi affirment que l'on peut les entendre lorsque l'on navigue en silence sur la pirogue, spécialement près du lac Rima-
chi. Les pleurs des petits enfants des *tsogi*, par exemple, peuvent facilement s'écouter, toujours en provenance du dessus des pierres immergées. Certains animaux aquatiques constituent, en fait, les différents outils et mobilier de cette étrange population : le chelonidé *charap* (*Podocnemis unifilis*), sort de tabouret, l'anaconda *isdrīya* (*Eunectes murinus*) de hamac, la raie *kasbava* (*Potamotrygon sp.*) de chapeau et le poisson *tobabimashi* (*Astroblepus mancu*) de chaussures. Tous ces animaux servent en fait aux esprits de l'eau comme les chiens aux hommès. Un épiphanéenôme de ce monde sub-aquatique est l'arc-en-ciel, qui reçoit aussi le nom de *tsogi*, de la même manière que les couleurs vacillantes du prisme qui apparaissent parfois, comme un reflet tremblant, sur la surface des eaux, conséquence de la réfraction des rayons solaires.

Outre *tsaomish* et son dédoublement sub-aquatique, il existe, d'après les Candoshi, une autre terre nommée *kanbha* et située dans la voûte céleste, en un endroit indéterminé mais aujourd'hui difficilement accessible. Les récits mythiques assurent que autrefois l'on pouvait s'envoler vers ce monde sur le dos d'un oiseau puissant. D'après ces récits, l'oiseau peut demander la vie d'une mère en échange du voyage. Mais les possibilités d'y arriver sont très incertaines puisque l'endroit est fort lointain. Des oiseaux comme le condor ont déjà échoué. Et, même si l'on réussit à se rendre jusqu'au passage entre les deux mondes, il faut encore passer au travers d'une ouverture semblable à d'énormes ciseaux qui s'ouvrent itérativement et dont la fermeture est fatale pour ceux qui se laissent prendre. Le colibri, qui peut rester suspendu dans l'air et de se lancer rapidement, est très doué pour franchir cet obstacle. Quant au pas-
sager, il ne doit, pour dépasser la porte, en aucun cas la regarder. Dans le cas contraire, il risque de se faire arra-
per et de se métamorphoser en oiseau (5).

Depuis la terre *tsaomish*, on peut voir les habitants du monde céleste sous la forme de petites étoiles loin-
taines et de faible lumière, appelées *tsagachi*. Ces étoiles sont de belles jeunes filles, toutes identiques, qui mènent une vie normale dans leur monde. Elles vivent avec des hommes si puissants que de leur bouche sort la foudre et de leur voix, le tonnerre. A l'intérieur des maisons, ces esprits ont de grandes jarres et des marmi-
tes bouillassantes ; ils mangent des larves de couleur noire. La mauvaise odeur qui y règne est attribuée au fait qu'il s'agit de l'endroit où les âmes demeurent après la mort. En fait, quand on entend le bruit prolongé du

(5) Le thème des portes barrantes ou symphélades relève d'un para-
digme mythique considérable, dont Lévi-Strauss (1971) a analysé le contenu dans les Mythologies, qui s'étend partout en Amérique sous la même forme.
tonnerre (yanu en candoshi), ce sont ces esprits qui font bouillir leurs marmites pour cuisiner des têtes de jaguar, nourriture qu’ils offrent aux âmes des malades. Si ceux-ci, dans leur agonie, rêvètent qu’ils avaient cette nourriture, ils meurent dans l’instant et leur âme entreprend le voyage vers cette autre terre.

Tsaponisib, la terre des âmes, et togi ne sont pas les seules terres habitées. D’autres sont les terres des Blancs qui arrivent de très loin. Celles-ci se trouvent dans un endroit indéterminé. Là-bas, de la même manière que dans togi et kanida, l’ambiance naturelle est conçue comme étant très différente de tsaponisib. Toutefois, tous les personnages, les espèces d’animaux, la flore et surtout les rapports sociaux sont fondamentalement identiques.

LA GÉOMÉTRIE FUSIFORME

Pour expliquer la topographie de l’univers, l’idée de couches superposées ne traduit pas fidèlement la représentation candoshi du cosmos (6). Un jour où j’évoquais l’idée que les âmes résident sur les hauteurs parce qu’elles demeurent sur la voûte céleste kanida, j’ai reçu comme réponse un sourire d’incrédulité. Mes interlocuteurs précisèrent que les âmes, ainsi que le monde où elles résident, ne demeurent pas là-haut. Pour les Candoshi, le fait que le monde correspondant à la voûte céleste ne soit pas situé au dessus de tsaponisib ne constitue pas un paradoxe car les coordonnées servant à se repérer sur la terre ne sont pas les mêmes que celles qui cartographient le cosmos. En effet, tvari qui signifie « en haut », « dessus » ainsi que la hauteur, ne concerne que la partie de l’atmosphère traversée par les oiseaux et les avions. De fait, tvari renvoie à la partie supérieure des grands arbres qui peuplent la forêt, là où la fumée des réacteurs reste suspendue après le passage des avions. Pour un Candoshi, l’idée que le bleu atmosphérique ou le firmament étoilé puissent se trouver dans un rapport de continuité dimensionnelle avec ces espaces parcourus par les vols distracts d’un oiseau ne fait pas nécessairement sens ; et l’idée que cette continuité puisse s’étendre jusqu’à inclure la terre des âmes ou des autres mondes mythiques encore moins.

Il se passe la même chose avec tsaponisib, qui veut dire « dessous » et « en bas ». Comme sa racine l’indique, ce terme renvoie à la surface de la terre tsaponisib et non pas à l’existence d’un monde en dessous. Les locatifs qui désignent la droite (basanögchi) et la gauche (basmögchi) ont, comme les termes antérieurement décrits, un usage limité à l’espace qui entoure immédiatement le locuteur.

En plus de ces coordonnées définissant une perspective strictement égocentrique, l’ensemble du territoire est balisé par un réseau hydrographique qui détermine, en dernière analyse, la vision globale de l’espace territorial. Celui-ci est en effet disposé en lors de terres fusiformes découpés par une succession de rivières hogo - ou vânri s’il s’agit de petites rivières - qui transitent du nord au sud en accord avec l’orientation générale du réseau hydrographique de la région. Ainsi, par rapport au cou-

(6) Si l’idée du cosmos conçu comme une série de couches superposées a été souvent utilisée dans l’ethnographie amazonienne pour en décoder les représentations indigènes, certains auteurs, comme Vivriiros de Castro (1992 : 59-60), expriment leur malaise à l’égard de la fiabilité de cette image.
rant de l'eau, on désigne l'amont par *toubo* et l'aval par *tšihuši*, qui correspond logiquement à une connotation cardinale respective de nord et de sud. Les espaces interfluviaux de terre ferme sont nommés *xapisi*. Le terme *xapisi*, que l'on peut traduire par « centre » ou « milieu », peut être vu comme le point d'ancrage entre la dimension topographique et la dimension situationnelle et ego-centrée abordée plus haut car il est utilisé dans les deux contextes. Outre son acception topographique, *xapisi* fait référence aussi bien au centre linéaire qu'au centre bidimensionnel et même cubique de n'importe quelle chose, du point de vue de l'observateur.

Au-delà de cette topographie locale fondée sur l'hydrographie, c'est la trajectoire quotidienne du soleil qui englobe tous les autres niveaux de définition de l'espace. Compte tenu de la latitude très proche du pôle équatorial, le soleil, pendant la journée, traverse le ciel selon un demi-cercle à peu près perpendiculaire au sol. Autrement dit, à la mi-journée, le soleil se trouve au zénith absolu. Cette ligne qui va d'est en ouest en passant par la verticale est appelée *titšimadro* et constitue, pour les Candoshi, l'axe principal de leur représentation de l'espace. Cet axe part du *zaari yaako abī* « là où sort le soleil », un locatif employé pour nommer le point cardinal « est », et aboutit dans le *zaari pikambo* « là où le soleil se couche », qui désigne l'« ouest ». Le « nord » et le « sud » reçoivent en revanche un seul, ce qui montre la grande importance de *titšimadro* par rapport à d'autres coordonnées possibles. Ce locatif est *zaari šādchigadro abī*, littéralement, « là où le soleil traverse ». On peut donc voir la différence de qualité entre l'axe est-ouest et l'axe nord-sud, celui-ci étant tout simplement vu comme un espace subordonné au passage du soleil. En réalité, l'axe nord-sud n'est pas véritablement considéré comme un axe, ou comme le résultat d'une polarisation, mais plutôt comme un horizon non déterminé dépendant de *titšimadro*.

Les notions topographiques Candoshi ne se cantonnent pas au seul domaine de la représentation de l'espace géographique. On peut penser qu'elles organisent, au-delà d'un simple balisage du cosmos, un schéma plus abstrait et plus général gouvernant la perception de l'espace, entraînant la totalité de la vision du monde et révélant d'une manière particulièrement élégante, profonde et synthétique, le style de cette société. C'est dans ce sens volontairement large que j'utilise ici le terme « géométrie » ou « géométrie Candoshi ». Ainsi, par rapport à la géométrie euclidienne, l'espace Candoshi est probablement continu et tridimensionnel, bien que la largeur soit incluse dans la longueur ; mais il n'est surtout pas infini, ni homogène, et encore moins isotrope. Si l'on s'accorde à dire que les Candoshi conçoivent l'espace comme un milieu continu, les propriétés de celui-ci varient pourtant selon la direction considérée. En effet, cet espace ne possède pas, comme l'espace euclidien, le caractère commun à toutes les droites ou à tous les plans parallèles dont un point peut tendre vers l'infini. Dans la géométrie Candoshi, les points ne sont pas tous identiques, à l'instar des droites qui passent par un même point. L'espace Candoshi est orienté vers un point où toutes les lignes convergent. Une ligne droite est en fait un vecteur orienté vers l'ouest. Et si, dans la géométrie euclidienne, on admet qu'une droite et une seule relient deux points, pour la géométrie Candoshi, il peut passer entre deux points un nombre infini de vecteurs. La géométrie Candoshi peut être illustrée par l'image d'un muscle tout comme celle de la structure d'un cristal peut représenter la géométrie euclidienne. D'ailleurs, quand on arrive en territoire Candoshi, aucune perspective cavalière n'est offerte à l'observateur, sauf dans les communautés qui cherchent imiter les villages des Métis. Il semble même que celle-ci soit expressément évitée. Les angles droits des maisons, imposés par la structure de la charpente, sont camouflés par la paroi semi-circulaire bâtie aux deux extrémités, éliminant ainsi la possibilité de créer un point de fuite. En revanche, les maisons des villages métis, près du territoire candoshi, sont disposées selon des bons parallélépipèdes, sur les deux côtés d'une avenue rectiligne et unique. L'espace candoshi n'est pas statique ni orthogonal ; il est au contraire organique. Si l'on représente la géométrie euclidienne comme un quadrillage, la géométrie Candoshi pourrait être imaginée comme une figure...
fusiforme constituée à partir d’un axe et de deux pôles, les pôles restants étant issus de la tension des deux principaux pôles (fig.1).

Ainsi, lorsque les Candoshi marchent en forêt, ils se repèrent toujours en fonction de la position du soleil. Si l’on marche face au soleil (zaari taišdaro) ou en lui tournant le dos (zaari kōhīdaro), on peut savoir s’il s’agit du matin ou du soir et si le sens de la marche va vers l’ouest ou vers l’est ; mais cela n’est pas possible si l’on se déplace en suivant l’axe nord-sud, même si l’on dit, dans ce cas, que l’on a marché avec « le soleil sur l’oreille », zaaria kiisīdāroz. Il est cependant impossible d’expliciter, sauf par une périphrase qui fait référence à l’hydrographie, vers quel sens l’on a marché. Si marcher dans la direction est-ouest peut être dénoté par deux expressions permettant de préciser le sens suivi, marcher dans l’axe nord-sud n’est significable que par une seule expression, c’est pourquoi la direction ne peut être indiquée qu’en dehors de ce système de référence.

La pauvreté sémantique de l’axe nord-sud contraste avec la notion de itisnādaro, qui atteste le caractère fusiforme de la « vision du monde » candoshi. Vision du monde non objective parce que au-delà de la géométrie, itisnādaro s’infile dans l’échos tout entier de la culture. Il incarne le rigorisme si cher à cette société ; lorsque l’on demande aux Candoshi de définir ce terme ils font un geste énergique en signalant le parcours du soleil est-ouest, mais en l’exprimant par une attitude sévère qui dénote un sens de l’austérité et de la justesse. Le terme connote la rectitude morale et intellectuelle, la qualité de ce qui est droit, véritable, par des expressions telles que itisnādaro tsiyilamaama (« dire la vérité ») ou itisnādaro kamānimaama (« donner des renseignements corrects et pondérés »). La trajectoire du soleil situe le Candoshi dans le monde en lui offrant le fondement de sa géométrie et donc, de sa perception de l’espace. Point de fuite d’un univers sans perspective, l’écliptique oriente la réalité à la fois physique et morale de la vie dans tsaamon, de telle manière que la frontière entre l’intériorité et l’extériorité, le sujet et l’objet, devient poreuse, voire inexistante.

REMERCIEMENTS

J’adresse mes plus vifs remerciements à la Fondation Fysen qui m’a permis d’approfondir mes analyses de la culture candoshi dans les meilleures conditions. Je remercie également le Legs Bernard Lelong qui a financé toutes mes missions sur le terrain.
OUVRAGES CITÉS


